

Le Quotidien

JOURNAL D'INFORMATION INDÉPENDANT

JURASSIEN

N°95 • Lundi 25 avril 2022

La logistique du cœur



PHOTO VEG

ENTRAIDE La série de la semaine suit le parcours d'un groupe de Frانس-Montagnards au grand cœur, partis en camionnette livrer de l'aide humanitaire en Ukraine. Un voyage entre petites victoires et désillusions, fait de rencontres marquantes et d'espoir.

28



De gauche à droite, Anna l'Ukrainienne, qui a fait le voyage du retour pour se réfugier aux Franches-Montagnes, Claudia Vuilleumier, Éloy Frésard, Fabienne Paratte et Jean-Marc Baume devant un panneau «Gloire à l'Ukraine, gloire aux héros.»
PHOTO VEG

Voyage humanitaire en Ukraine 1/6

Les réseaux de l'ouest au secours de l'est

Deux mois, jour pour jour hier, que Poutine a engagé sa guerre d'invasion de l'Ukraine. Deux longs mois qui ont fait basculer la vie de millions d'Ukrainiens. Deux mois qui ont révélé le pire. Mais aussi révélé le meilleur. Cette semaine, Le Quotidien Jurassien embarque avec un convoi humanitaire parti des Franches-Montagnes.

« Dans quelque temps, les gens n'auront plus rien à manger, il faut les aider à survivre. »

sable rappellent aux Franches-Montagnards de l'association JIGO, qui acheminent ici 2,6 tonnes d'aide humanitaire, où ils mettent les pieds.

Au terme d'une longue route (1500 km), via l'Autriche, l'Allemagne, la Hongrie et la Roumanie, ils atteignent la Transcarpathie, région de l'ouest épargnée par la guerre.

A Khoust, petite ville de 28 000 habitants à 40 km de la frontière hongroise, où l'on croise encore des attelages à cheval et des voitures d'un autre temps, nos Jurassiens trouvent un peu en rond avant de trouver le point de rendez-vous. Enfin, derrière un portail gardé, s'ouvre un vaste terrain vague. Au coin d'un bâti-

ment décrépi ouvert au vent – dont la localisation ne peut être révélée pour raison de sécurité –, Robert* accueille cette nouvelle livraison avec le sourire.

« Nous ne serions pas humains »

Depuis le début de la guerre, ce solide Européen, 54 ans, maillon logistique essentiel pour l'acheminement de l'aide humanitaire dans l'est du pays, collecte le matériel convoyé par de nombreuses associations européennes dans son entrepôt de 800 m².

Pour ce quinquagénaire, marié à une Ukrainienne et père de deux jeunes enfants, l'entraide est une évidence:

« Nous devons aider les gens: ils ne sont pour rien dans ce qui leur arrive. Nous ne serions pas humains si nous restions sans rien faire. »

Il y a deux jours, l'entrepôt était plein à craquer, assure notre interlocuteur, là, il est presque vide. « Nous refusons de faire du stock », confirme Oreste, un Français très actif dans le réseau.

L'importance des petits

Grâce à l'aide européenne, ils acheminent des vivres et du matériel à Kiev, Kharkiv ou Kherson. « Demain, avant que ça ne bombarde, un camion partira pour Zaporijja, dernière grande ville de l'est avant les combats, précise Oreste. Nous continuons d'aller dans des lieux – en lien notamment avec différentes églises, et cela même si je suis non croyant – où les grandes ONG ne vont pas. » De quoi avez-vous be-

soin, interrogent les Jurassiens une fois leurs véhicules déchargés et les cartons empilés. « De nourriture, répondent les deux bénévoles sans hésiter. Dans quelque temps, les gens n'auront plus rien à manger. Il faut les aider à survivre. »

Tourniquets sauveurs

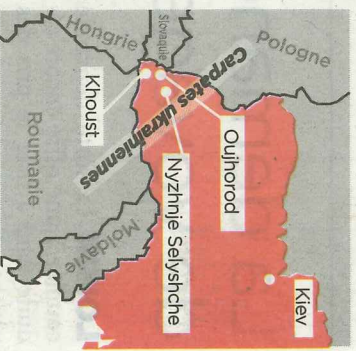
Outre la nourriture, il recherche des génératrices pour charger les téléphones là où les réseaux électriques sont défaillants, des pick-up pour évacuer les blessés, des médicaments de base. Pour l'heure, Oreste est en quête de garrots, qui évitent aux blessés de se vider de leur sang.

« Chaque soldat doit en avoir quatre sur lui. Mais ceux qui ont été fabriqués ici lâchent. Il y a une semaine, on m'a dit qu'un de nos garrots avait sauvé une vie, je dois avouer que ça m'a fait quelque chose », là-

che-t-il avant de préciser qu'il recherche 10 000 de ces « tourniquets » sauveurs. Sait-on jamais.

de retour de Khoust,
VÉRONIQUE ERARD-GUENOT
*Prénom d'emprunt

DEMAIN:
Indispensable
réseau médical



Hormis quelques contrées les succèsifs à l'entrée du pays, difficile de croire qu'on entre dans un pays en guerre. Seules quelques affiches grand format aux couleurs de l'Ukraine appelant à prendre les armes ou glorifiant les engagés, quelques entassements de sacs de



Une jeune médecin et Natacha Kabatsiy (au centre) déchargent le chargement des volontaires franc-montagnards dans un entrepôt d'Oujhorod.

PHOTO VEG

Voyage humanitaire en Ukraine 2/6

Les petits réseaux font les grandes distributions

In Ukraine, les petits réseaux tiennent les régions de l'est sous perfusion. Ils y aident humanitaire et avancent sur les grandes organisations internationales, estiment certains. Reportage.

Ici, la vie semble parfaitement normale.

En apparence seulement. Car si la capitale de la Transcarpathie, aux frontières de la Slovaquie et de la Hongrie, connaît une animation particulière ce printemps, c'est qu'elle est devenue, comme la région de Lviv, une terre d'accueil. Plus de 30 000 Ukrainiens ayant fui les zones de guerre – ils sont aujourd'hui 7,7 millions de déplacés à l'intérieur du pays – y ont trouvé refuge.

Depuis deux mois, Oujhorod, à 800 km de Kiev, est également devenu un noeud de distribution d'aide important. Pas très loin du centre – dans un lieu que nous tendrons secret – de vastes entrepôts enregistrent un incessant ballet de véhicules. Il y a deux semaines, la Protection civile française a affrété ici quinze ca-

Les pharmacies ont été vidées ou sont fermées. Les médicaments sont chers, certains sont même devenus introuvables.»

Livraison jurassienne

Ce matin, c'est au tour des Francis-Montagnards de l'association JGO de livrer le matériel médical récolté en Suisse. Sans perdre de temps, Natacha Kabatsiy, directrice du Comité d'aide médicale, assistée de médecins volontaires en gilet vert fluo, décharge le bus. Natacha, grande brune de 42 ans qu'Éloy Fréard a connue lors d'un séjour pro-

longé dans la région il y a vingt ans, a les traits tirés. Depuis le début de l'invasion russe, elle n'a pas eu une minute de répit.

Le réseau qu'elle coordonne réceptionne l'aide humanitaire venue d'Europe dans deux entrepôts d'Oujhorod et un autre de Slovaquie. Ensuite, le tout est distribué, selon les demandes, dans les villes, les hôpitaux et à proximité du front. Ces convois, acheminés par la route ou le train, évacuent souvent des réfugiés au retour.

«Ce matin, ça a péché à Kiev, lance la responsable

dans une sorte d'état des lieux. Comme nous savions que cela allait être très «chaud» à l'est, qu'une attaque était imminente et que nous ne pourrions bientôt plus accéder à ces zones, nous avons envoyé du matériel en masse dans le Donbass. Aujourd'hui, nous préparons un convoi pour Tchernihiv, grande ville au nord de Kiev, dont une conductrice de train m'a dit qu'elle était détruite à 60%», précise la directrice.

«À certains endroits, les pharmacies ont été vidées ou sont fermées et ils ont besoin de tout, explique-t-elle. Les médicaments sont chers, même le paracétamol est très coûteux. Certains, tels les hormones thyroïdiennes, les antidépresseurs ou encore les traitements de l'épilepsie, sont devenus introuvables.»

ONG: un mois de retard

Actif depuis plus de vingt ans, le Comité d'aide médicale d'Oujhorod s'est très vite organisé, faisant appel à ses contacts en Europe. «Nous n'avons pas eu besoin d'inventer de nouveaux schémas: nous avons fait deux révolutions de Maidan (2014/2015), lors desquelles la société civile s'est mobilisée, nous avons

nos propres réseaux. Et ça marche!» estime sa directrice. Le réseau achemine même du matériel là où d'autres grandes organisations internationales ne vont pas. «Certaines ONG ont un mois de retard, elles arrivent avec des matelas et des couvertures alors que nous n'en avons plus besoin», déplore une volontaire.

Ce qu'il faut encore

Les besoins sont immenses, confirme Natacha Kabatsiy. Outre la nourriture, les Ukrainiens ont besoin de médicaments de base (antibiotiques, antidouleurs), d'antihémorragiques, de produits d'hygiène et pour bébés, mais aussi, avec l'arrivée de beaux jours, de tablettes de purification de l'eau et de jerrycans à eau pliables. La responsable n'a pas de certitude, cela peut changer de jour en jour: «Nous sommes dans l'urgence, nous ne pouvons pas penser à l'avenir, nous ne savons pas quand et comment cela va finir.»

De retour d'Oujhorod
VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

DEMAIN: L'insouciance perdue des enfants de la guerre

Oujhorod, ville de quelque 15 000 habitants à l'extrême ouest l'Ukraine, flotte un air de printemps.

Dans les rues piétonnes du centre historique, entre les magasins en fleurs, les gens passent et il y a du monde sur nombreuses terrasses embellies des restaurants qui défilent l'Ouj, la rivière à laquelle la ville doit son nom.



Cette fillette réfugiée, ici avec Tatiana sa grand-mère, vit désormais dans l'école maternelle du village de Nyzhnie Selyshche, dans les Carpates ukrainiennes, avec également sa mère et sa petite sœur.

PHOTO VEG

Voyage humanitaire en Ukraine 3/6

Enfants de la guerre: l'insouciance perdue

À l'ouest de l'Ukraine, la Transcarpathie héberge nombre de réfugiés. Bien qu'épargné par le conflit, ce pays de collines se réveille parfois au bruit des sirènes. Des sirènes d'alerte qui réactivent le traumatisme des enfants de la guerre.

Quinze kilomètres séparent la ville de Khoust, en plaine, du village de Nyzhnie Selyshche, dans les montagnes. Mais il faut du temps pour les parcourir et zigzaguer sur cette route creusée d'innombrables nids-de-poule.

Au volant d'un des bus affrétés par l'association franc-montagnarde JJGO - Entraide Ukraine, le Noirmontier Jean-Marc Baume y perdrait presque son surnom de «Hop hop hop». A force de patience, les convoyeurs accèdent, l'estomac un brin retourné, à ce

bourg de 3000 âmes qui, ces dernières semaines, a accueilli quelque 1000 réfugiés. Des déplacés qui ont laissé leur vie derrière eux et qui, désormais, logent chez l'habitant, les écoles et les appartements vides.

Des histoires difficiles

Reconvertie en centre d'accueil, l'école maternelle héberge 56 personnes. Les installations normalement dévolues aux petits apportent des touches de couleur à ce bâtiment grisâtre. Tatiana, la directrice, 60 ans, nous fait visiter: «Les dix premiers jours ont été les plus durs. Toutes les histoires sont difficiles, on a pleuré avec chacun.»

Au bout d'un long couloir qui sent le renfermé, Sofia et Veronika, 4 et 2 ans, courent sur des matelas disposés à même le sol. C'est là qu'elles vivent désormais avec leur mère, Oksana, 25 ans, et leur grand-mère, Tatiana, 63 ans. Les deux femmes rêvent de la fin de la guerre, pour retour-

À notre arrivée, une petite fille s'est inquiétée: «C'est sûr, on ne nous tirera pas dessus ici?»

ner chez elles, à 100 km de la frontière biélorusse. Dans la légèreté de leurs jeunes années, les deux fillettes jouent avec Nika, mini-chien blanc spitz, que d'autres déplacés ont laissé là.

Orphelins évacués

Plus loin, une dizaine d'enfants ont sans doute perdu à jamais toute ou partie de leur insouciance. Ce sont les enfants de l'internat de la ville de Chhtchastia, qui – ça ne s'invente pas – se traduit par bonheur en russe. Ils doivent à Nina, vice-directrice dudit établissement, d'être sortis de l'enfer de cette région de Louhansk, l'une des premières cibles des forces russes.

Si elle refuse les photos, la responsable accepte de nous

livrer le récit de cet exil forcé:

«Le premier jour de l'invasion, ma sœur, exilée en Pologne, m'a implorée de sortir de là au plus vite, mais aucun taxi ne voulait bouger pour venir nous récupérer.»

Les mots cavalent. Tant Nina à raconter. Finalement, un chauffeur volontaire les ex-filtre, elle, son mari, leur fils, une quinzaine d'enfants et deux éducatrices: «On ne savait pas où on allait, on avait juste très peur.» Peur de ne pas sortir vivants de cet enfer. Partout, les grenades, les vi-vres explosées, l'hystérie. «Le chauffeur nous a dit de mettre notre tête entre nos bras pour éviter les éclats. Les enfants étaient très apeurés.»

Évacuée ensuite par le train vers Lviv, la petite troupe re-

joint Nyzhnie Selyshche, au soir du 26 février. Il y a pile deux mois. «À notre arrivée, une petite fille s'est inquiétée: «C'est sûr, on ne nous tirera pas dessus ici?»

«J'ai fait ce que je devais faire: les protéger»

À la question de savoir si elle incarne une forme d'héroïsme, Nina répond sans ambiguïté: «J'ai fait ce que je devais faire: protéger ces enfants et les mettre en sécurité. Ceux qui combattent la Russie sont de vrais héros.»

Bien sûr, elle aimerait rentrer chez elle, revoir sa mère et son frère, retrouver son appartement: «Mais ça tire toujours là-bas... De toute manière je n'arriverais pas à quitter ces enfants.» Enfants qui retrouvent les cours en ligne, et peu à peu, leurs jeux de gosses. Mais leur traumatisme peut être réactivé à tout moment:

«Ils peuvent oublier quand ils jouent au foot ou regardent un film, mais pas, quand, comme

aujourd'hui, retentissent les sirènes. Ils craignent que cela recommence. Lors de la première alerte, une fillette s'est tournée vers moi: «Ici aussi, on peut être bombardés?» Une autre fois, ils jouaient dans le jardin quand, sans que je comprenne ce qui se passait, ils ont couru vers moi au survol d'un avion. Morts de trouille, ils s'inquiétaient de savoir si c'était un avion civil ou militaire.»

Si la guerre lui a confisqué tout semblant de vie normale, Nina refuse pourtant l'exil: «Nous voulons retourner chez nous, vivre dans notre pays, mais sans la guerre.»

Mais les enfants de Chhtchastia seront-ils un jour à nouveau les enfants du bonheur?

de retour de Nyzhnie Selyshche,
VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

DEMAIN:
un resto se mue
en cantine solidaire

Voyage humanitaire en Ukraine 4/6

Un gastro transformé en cantine solidaire

Dans l'ouest de l'Ukraine, un village des Carpates se mobilise pour accueillir les déplacés. L'un des meilleurs restaurants du pays s'est mué en cantine solidaire.

Avant la guerre, le restaurant figurait parmi l'une des cent meilleures adresses du pays, l'une des deux meilleures de Transcarpathie. Avant le 24 février, on servait ici de l'esturgeon, des médaillons de bœuf ou encore de la raclette paysanne. Aujourd'hui, l'enseigne est fermée aux touristes, mais s'est ouverte aux nombreux déplacés qu'abrite le village.

Musique classique en fond sonore, vaisselle de qualité, service attentif et soigné, les lieux s'offrent comme un coin pour les réfugiés. Au menu du jour, soupe avec quenelles de viande, pâtes au fromage frais, salades de betterave et chou. Simple mais bon, apprécient les volontaires ju-rassiens de JGO – Entraide Ukraine que nous accompagnons dans leur voyage humanitaire dans les Carpates.

Une actrice derrière les fourneaux

Inna, jeune fromagère de 28 ans aux commandes de la cantine qui sert jusqu'à 300 repas par jour, à les traits tirés. Depuis le 24 février, elle n'a pas pris un seul jour de congé. Sur le pont 7 jours sur 7, elle se consacre à accueillir les réfugiés dans les meilleures conditions, veillant même à leur préparer des desserts. Des gâteries pour adoucir leur quotidien. Mais Inna n'est pas seule à s'activer. Elle est secondée par des volontaires, des réfugiés, parmi lesquels Vita, 46 ans, qui en fait dix de moins.



Inna, la responsable de la cantine (à gauche), ici avec une volontaire, sert jusqu'à 300 repas gratuits par jour.



Une famille de réfugiés prend son premier repas au restaurant du village de Nyzhnye, transformé en cantine solidaire.

PHOTOS VEG

Dans la vie d'avant, Vita était actrice à Kiev. Elle est arrivée à Nyzhnye Selyshche, un peu par hasard, à la mi-mars, en suivant une amie qui voulait mettre son jeune fils à l'abri en Italie. «C'était prévu que je vienne ici pour un festival l'an passé, mais finalement je n'avais pas eu le temps d'y participer, m'y voici aujourd'hui», sourit-elle tristement.

«Ils me font me sentir comme à la maison»

Dans ce bourg de 3000 âmes, qui a abrité jusqu'à un millier de réfugiés depuis l'invasion russe, Vita vit chez une personne âgée: «Ici, j'ai ren-

J'ai toujours rêvé de voyager en Europe mais là, je n'arrive pas à quitter mon pays.»

contre des gens incroyables, qui me font me sentir comme à la maison.»

Son mari, acteur comme elle, est resté à Kiev pour veiller sur sa mère âgée. «On s'apprête chaque jour. Hier, une bombe est tombée juste à côté de notre maison.» Son compagnon a repris les répétitions en vue de présenter un spectacle dans un hôpital militaire.

Certaines de ses amies sont passées en Europe, mais Vita refuse, comme de nombreux

Ukrainiens, de s'expatrier: «C'est étonnant, non? Moi qui ai toujours rêvé de voyager à travers l'Europe, je n'arrive pas à quitter mon pays. Je crains que les Ukrainiens ne partent et ne puissent pas revenir après la guerre. C'est important que les gens restent sur notre terre, un jour il faudra reconstruire notre pays. Un jour, notre pays revivra.»

Ses yeux verts en amande se voilent quand elle évoque ses amis acteurs morts dans la vil-

le martyr de Boutcha. Les parents et les fils des amis tombés à la guerre. Sa voix douce se raidit pour dénoncer l'inhumanité russe. «J'accepte de témoigner pour que les Européens entendent de vraies histoires, qu'ils comprennent que nous refusons de nous mettre à genoux devant la Russie.»

«Que la guerre s'arrête»

Elle n'a qu'une certitude: elle retournera chez elle. Avec son mari, elle avait acheté un appartement à Irpin, petite ville de 60 000 habitants ravagée sous le feu des bombes. Un voisin l'a assurée que le logement, qu'ils n'avaient pas encore le temps d'aménager,

n'est pas touché. «Mais tous les bâtiments sont minés. Il faudra du temps pour déminer», convient-elle.

«Je n'ai besoin de rien, assure-t-elle, je rêve juste que la guerre s'arrête et que plus personne ne meure.» Ce soir, elle reprendra du service aux cuisines de la cantine: «Comment pourrais-je ne pas le faire? C'est le minimum que je puisse faire pour les gens qui nous accueillent ici.»

de retour de Nyzhnye Selyshche, VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

DEMAIN:
ni kamikaze,
ni héros



Des chauffeurs volontaires s'engagent à ravitailler leurs compatriotes: «Certes téméraires, ils ne sont pas là pour risquer leur vie mais pour en sauver d'autres.» PHOTO VEG

Voyage humanitaire en Ukraine 5/6

«Ni kamikaze, ni héros, juste un chauffeur»

Certaines villes ou régions d'Ukraine survivent grâce aux réseaux de solidarité qui quadrillent le pays. Rencontre avec un jeune entrepreneur qui refuse de faire du profit en temps de guerre et passe son temps sur les routes à ravitailler l'est et le sud du pays.

«**A**h, les voilà!» Sourire aux lèvres et regard fatigué, deux hommes passent la porte de cette ferme éloignée des Carpates où logent les Jurassiens de l'association JGO - Entraide Ukraine, que nous avons accompagnés jusqu'ici dans leur voyage humanitaire.

Nolïc et Slava viennent de parcourir plus de 2000 km

afin de livrer de l'aide de première nécessité à Zaporijia, grande ville du sud où affluent de nombreux blessés ces derniers jours.

Avant ça, ils avaient, de check-point en check-point, acheminé une ambulance à un bataillon paramédical chargé de récupérer les blessés de guerre dans la banlieue de Kiev. Nolïc raconte la traversée des grandes plaines agricoles, les fumées à l'approche de Kiev, le bruit des tirs de roquettes, mais, relativise-t-il très vite, «j'ai juste livré une ambulance, je n'ai pas eu peur».

Agir: un devoir, une nécessité

En France, ce Breton de 36 ans est élagueur grimpeur. Son frère de route, Slava (41 ans), était entrepreneur dans une dernière vie. Mais hors de question pour ce Rusophone

Nous ne sommes pas des héros, des milliers de gens se déplacent au quotidien sur ces routes.»

qui a mis sa famille à l'abri en Allemagne, de faire du profit en temps de guerre. Depuis l'invasion, son restaurant et sa boulangerie de Kiev distribuent chaque jour gratuitement 270 repas et 800 kg de pain. Solidarité essentielle quand on sait que la vie des habitants de la capitale s'est diamétralement compliquée ces deux mois, alors que certains se débattaient déjà dans des situations précaires avant le conflit.

Depuis plusieurs semaines, Slava enchaîne les allers et retours pour ravitailler ses compatriotes et convoier du matériel. Pour lui, s'engager est une évidence: «Je suis Ukrainien, né à Kiev, c'est un devoir

d'agir. Une nécessité, un besoin. Je prendrai les armes en dernier recours», lâche-t-il, avec cette tendance à la réserve qui le fait s'isoler pour gratter une guitare.

«J'ai le choix de vivre cette guerre»

Plurilingue, expert en logistique et stratégie d'organisation, Slava connaît la route et ses pièges. Lui et Nolïc se défendent d'être des kamikazes.

«Je suis dans une situation plutôt confortable, estime le Français. Je peux partir quand je veux, j'ai choisi de vivre cette guerre alors que la majorité des Ukrainiens ne la choisissent pas. Nous conduisons des

voitures, il n'y a rien de difficile là-dedans. En fait, nous n'allons pas sur le front mais dans des endroits relativement sûrs, nous ne sommes pas exposés à des tirs de mitraillettes. Même si le danger n'est pas loin, aucun de nous n'est un héros. Des milliers de gens se déplacent au quotidien sur ces routes.»

Un autre Français, dont le portable ne cesse de bourdonner, coordonne ces opérations. Il apprécie pouvoir compter sur «ces chauffeurs téméraires», mais, précise-t-il «nous ne sommes pas là pour risquer nos vies mais pour aider d'autres à la sauver, pour aller au plus proche de là où sont les besoins».

Les besoins justement, estime Nolïc, vont s'accroître: «Nous sommes au début de la guerre. Même si la majorité des gens n'ont plus de travail, ils ont encore de quoi survivre,

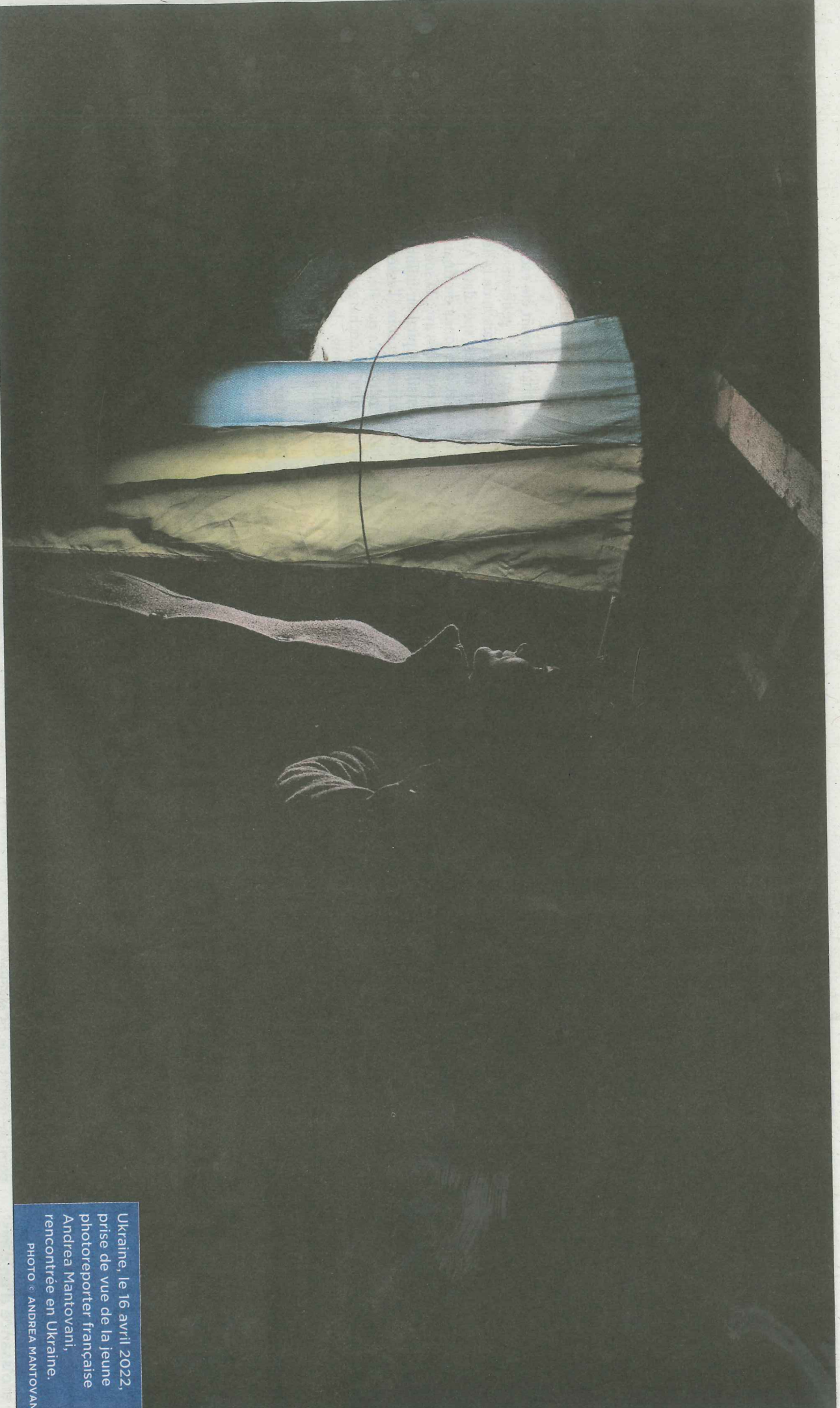
mais d'ici quelques mois, ils n'auront plus rien et seront dans le besoin absolu. Les réseaux, qui sont assez conséquents aujourd'hui, vont apparaître dérisoires par rapport à la situation qui s'annonce. Slava n'aura pas de question à se poser sur ce qu'il a à faire.»

Impossible, poursuit Nolïc, d'influer sur la situation géopolitique. Mais le volontaire français veut croire en la capacité des humains à construire des solidarités à l'international. En soutien au peuple ukrainien qui, salue-t-il, loin d'adopter une posture victimaire, agit

de retour de Transcarpathie, VÉRONIQUE ERARD-GUENOT

* Prénom d'emprunt

DEMAIN:
Il est urgent d'agir



Ukraine, le 16 avril 2022, prise de vue de la jeune photoreporter française Andrea Mantovani, rencontrée en Ukraine. PHOTO © ANDREA MANTOVANI

Voyage humanitaire en Ukraine 6/6

«Sans nous, ils n'y arriveront pas!»

Devant le courage, la résistance et la formidable solidarité dont font preuve les Ukrainiens, les convoyeurs franco-montagnards sont admiratifs. Et plus que jamais convaincus qu'il est urgent d'agir.

«**Q**uand la guerre a éclaté, nous avons appelé Oreste en Ukraine, raconte Claudia Vuilleumier et Éloy Frésard. Réponse de l'intéressé aux Breuloitiers: «Ici c'est la guerre, je n'ai pas le temps de vous parler pour l'instant, je dois bouger.»

Tout est parti de là. Début mars, dans l'urgence, le couple organise un premier convoi humanitaire à destination de l'Ukraine, en collaboration avec Longo Mai. Ils créent en

suite l'association JGO. Ensuite l'Ukraine. Celle-ci ne perd pas de temps. La semaine dernière, grâce au soutien de nombreux donateurs, elle livrait 2,6 tonnes d'aide en Transcarpathie, région calme, épargnée par le conflit.

Au service de deux Premiers ministres

En embarquant avec ce convoi parti des Franches-Montagnes, nous avons pu rencontrer Oreste Del Sol, leur contact sur place. Très vite, fin février, l'homme s'est engagé en faveur des réfugiés et des gens éreintés par la guerre, en s'appuyant sur son réseau.

Oreste, un prénom peu ordinaire pour un gars au destin du commun. Le quinquagénaire, qui exploite aujourd'hui une ferme de Longo Mai dans ces Carpates ukrainiennes, est issu de la haute cuisine gastronomique.

«En Ukraine, les gens s'épuisent pour en sauver d'autres. Il faut agir avant qu'il ne soit trop tard.»

Maître d'hôtel, il a travaillé dans des trois étoiles français, notamment à La Tour d'Argent à Paris, mais également servi deux Premiers ministres français, Michel Rocard et Édith Cresson. Mais à force que cette dernière lui réclame des fraises en février, il a décidé de quitter les grandes tables pour s'orienter vers la paysannerie. Avec la coopérative Longo Mai, il a lancé de nombreux projets coopératifs dans son village de Nyzhniye Selyshche.

Éviter les jalousies

«Lors de cette guerre, il y a eu beaucoup d'élans de solidarité, observe le Français, des choses que j'aurais voulu voir

se passer avant. Les besoins sont énormes, mais nos capacités sont limitées, nous sommes obligés de réfléchir aux priorités.»

La résistance, Oreste la mène aussi sur le terrain agricole. Ainsi, 22 tonnes de plants de pommes de terre et 2 tonnes de semences de maïs non hybride sont actuellement distribuées gratuitement aux paysans de la région, lesquels ont souvent accueilli des réfugiés, ceci dans l'idée de préserver l'entente villageoise et de leur faciliter la vie. «C'est important d'utiliser ce moment pour favoriser la petite paysannerie des Carpates, ce que nous faisons depuis plus de

trente ans. Nous lancerons bientôt une récolte d'outils et machines dans la perspective de créer une coopérative d'utilisation de petit matériel agricole.»

Nouveau voyage prévu

De retour de leur voyage humanitaire, les Franches-Montagnards ont bien conscience de ce qui se joue en Ukraine. «Les gens s'épuisent pour en sauver d'autres. Sans nous, sans l'aide des Européens, ils n'y arriveront pas», assène Jean-Marc Baume.

L'opération, qui les conforte quant à la nécessité d'agir, leur a permis de découvrir les réseaux de distribution locaux. «À notre grande surprise, nous avons observé que l'action des petites associations est la plus efficace, que le système tourne sur la base de bénévoles», lance Éloy Frésard. Une autre participante poursuit: «Sur place, plusieurs de

nos contacts s'interrogent: mais où sont donc passées les grandes organisations internationales?»

Jean-Marc Baume est prêt à reprendre la route pour un nouveau voyage: «Nous devons agir, c'est une nécessité. Avant qu'il ne soit trop tard. Là-bas, les gens nous disent qu'ils ont besoin de nourriture et de médicaments.» L'ancien militant ose cette formule: «Ce n'est qu'un début. Continuons le combat.»

Dans la perspective d'une nouvelle action, l'association poursuit sa récolte de fonds, dans l'idée d'encore mieux cibler l'aide apportée et répondre aux besoins du moment, grâce à ses contacts sur place.

de retour d'Ukraine
VERONIQUE ERARD-GUENOT

Association JGO - Entraide
Ukraine sur Facebook ou par email: jgo.ukraine@gmail.com